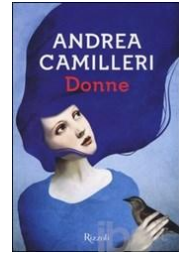


CAMILLERI Andrea, *Donne* (Rizzoli, 2014, 210 p.)



Le Camilleri que l'on rencontre à travers les 39 personnages de *Donne* est, cette fois, le conteur ; celui qui aime raconter des anecdotes et des moments de sa vie, comme il le fait lors des interviews télévisées. Et son choix de "donne" est éloquent.

Il y a les femmes consacrées par la tradition historique, comme Nefertiti, évoquée non seulement pour sa "bellezza suprema" mais aussi pour sa "saggezza suprema", grâce à laquelle elle accepte le poids du temps qui passe : ce n'est plus seulement l'être semi-divin mais une vraie terrienne "grande nell'amore". Et le charme de ces rencontres, c'est qu'à travers la description de femmes qui l'ont ému, Camilleri se raconte lui-même.

Il y a la douce Desdémone qui s'abandonne passivement à la vengeance d'Othello mais par une sorte de ricochet, car la véritable victime est ce Maure haï par une société qui ne rêve que de le détruire en anéantissant son bonheur.

Il y a aussi l'Ophélie qu'il rencontre au cœur des bombardements, une malheureuse jeune fille en état de choc qui le berce comme elle le fait avec sa poupée de chiffon, en chantant la même berceuse que lui murmurait sa mère quand il était petit enfant.

En revanche, l'aventure de Marco et sa Vénus est un véritable sketch de comédie italienne des années 70, ou encore une joyeuse rencontre que Boccace n'aurait pas désavouée. Et Camilleri de nous signaler que cette joyeuse Vénus qui offre un voyage brûlant à Marco, bien loin de celle de Botticelli, correspond plutôt à ce qu'on appelle dans son coin de Sicile "una femmina da letto".

Pourtant à côté de ces femmes qu'il baptise de noms évocateurs, notre conteur sait aussi porter un regard tendre sur des femmes moins flamboyantes, voire plus ordinaires : il évoque avec nostalgie Maria, son premier amour "soavissimo e banale", une jeune fille audacieuse qui sait le captiver, même si leur aventure sombre dans la jalousie violente - peut-être pas sans motif du reste - de l'objet aimé.

Mais il y a aussi la douce Desideria, incapable de désirer quoi que ce soit, qui meurt en donnant le jour à son enfant, le seul désir qu'elle ait jamais manifesté.

Il y a la pauvre figure de Carla (ou Stefania, il ne sait plus très bien) à qui il offre l'hospitalité, puis qui disparaît avec une partie de son mince pécule, note-t-il sans aucune acrimonie, car cet épisode est une évocation de sa jeunesse.

Il y a la misérable Yerma, meurtrière devenue mendicante, méprisée de tous et même de sa grand-mère, qui ne cesse de payer son forfait jusqu'à la mort, comme dans la tragédie antique.

Et bien d'autres encore... On le voit, ces 39 rencontres sont très variées et l'auteur revit chacune d'elles tour à tour avec émotion, ironie, voire légèreté. Nous captions au fil de ces portraits son regard de romancier chez qui la "sicilianità" s'exprime autant dans la plus franche joie de vivre que dans la perception de la tragédie.

Annie BARROIS

Mai 2016